

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

MAISON FONDÉE EN 1852. 215 RUE DE CHARLES. ENTRE COURTI ET BIENVILLE.

RECEIVED AT THE POST OFFICE AT NEW ORLEANS SECOND CLASS MATTER.

OFFICE DES ABONNEMENTS: 215 RUE DE CHARLES. NOUVEAU-ORLÉANS, LAISSÉ EN VENTE PAR LES BUREAUX DE LA PRESSE.

TEMPERATURE

Du 5 mai 1906.

Chambre de M. et L. CLAUDEL, Opticiens, 111 rue Courville.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 1h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

SOMMAIRE.

- Nuit de Printemps, poésie. Un touffé de Lin. Le Merle Blanc. Et était une fois... Entre deux Vies. Les Gants. La Souris d'argent. Les Vautours de Paris, feuilleton du Dimanche. (Suite.) Mondanités, chifon. L'actualité, etc., etc.

L'incident de Tabah

La Turquie vient de recevoir une de ces lettres auxquelles elle est accoutumée depuis longtemps mais qui semblent ne lui être d'aucun profit. Ayant fait subrepticement occuper un territoire situé à l'est de Suez et appartenant à l'Égypte, l'Angleterre, qui a assumé le protectorat sur ce dernier pays, a fait remettre au Sultan une note dans laquelle il lui requiert dans les dix jours qui suivent l'évacuation complète du territoire en question et de tous les territoires égyptiens qui pourraient être encore occupés par des troupes turques.

C'est bel et bien un ultimatum que le gouvernement britannique a envoyé aux autorités de Constantinople, et il est certain que si, dans le délai prescrit, les soldats turcs installés à Tabah par ordre du Sultan n'ont pas repris le chemin de la Turquie une escadre anglaise ira jeter l'ancre devant quelque port turc pour demander péremptoirement satisfaction.

Il est à supposer que Abd-El-Hamid, le Sultan qui occupe le trône de Turquie depuis 1876, se rendra à composition et rappellera ses troupes d'Égypte avant l'expiration du délai de dix jours fixé par le gouvernement anglais, car il sait que celui-ci n'hésiterait pas à recourir à une démonstration navale et qu'une telle mesure nuit considérablement à son prestige dans l'esprit de ses sujets.

En tout cas, il est certain que le Sultan ne laissera certainement pas les choses aller plus loin, et que l'apparition des croiseurs britanniques sur une côte quelconque de son empire sera pour lui le signal de la sommation définitive. Abd-El-Hamid connaît étroitement l'histoire, surtout celle de son pays, et par l'exemple de Navarin, le port de Messéme ou fut détruite une flotte turque en 1827 par les esca-

drée combinées de la France, de l'Angleterre et de la Russie, il doit juger des inconvénients qu'il y a à laisser se prolonger une démonstration navale.

A ce propos, il est curieux de remarquer que dans l'affaire de Tabah, les trois puissances sus-nommées, l'Angleterre, la France et la Russie, semblent encore agir de concert, comme d'ailleurs elles l'ont fréquemment fait dans les affaires turques.

En effet, les dépêches établies par les ambassadeurs français et russes à Constantinople appuient résolument les réclamations de l'Angleterre. On pourrait croire, dans ces circonstances, que l'incident a un caractère presque international, mais il faut plutôt voir dans l'intervention indirecte de la France et de la Russie l'intention de contrebalancer une influence qui aurait poussé le Sultan à défer ouvertement à l'Angleterre.

Cette influence, on la connaît, c'est celle de l'empereur d'Allemagne, qui s'exerce du reste depuis longtemps, et c'est surtout elle que veut réduire l'Angleterre appuyée par la France et la Russie.

Dans ces conditions, l'incident de Tabah ne pourrait-il pas être le point de départ d'une nouvelle triple? Qui sait!

ANECDOTE.

Voici une touchante anecdote — encore inédite, croyons-nous — sur le grand chimiste que la mort vient d'enlever et braqueux à la science.

M. Curie, on le sait, était un "self made man", dont les débuts furent parfois assez pénibles. Lorsqu'il eut épousé sa jeune femme, nous dit-on de ses amis, après les frais et les dépenses d'installation — oh! bien modestes — les petites économies des deux époux se trouvaient réduites à cinq cents francs. Il n'y avait pas de quoi faire un voyage de noces.

Mais la jeunesse est courageuse. Confiants dans l'avenir, et sachant qu'ils pouvaient compter chacun sur leur traitement, les jeunes mariés, pour profiter quand même du congé qui leur était accordé, achetèrent chacun une bicyclette de deux cents francs et allèrent respirer le grand air aux environs de Paris, afin d'acquiescer de nouvelles forces avant de retourner au laboratoire.

M. Curie, malgré sa magnificence découverte du radium, fut longtemps à lutter contre l'indifférence du public, qui ne l'accueillit que lorsqu'il eut reçu, par le prix Nobel, la consécration de l'étranger.

Pensées et Impressions.

L'homme est le seul animal qui ait la faculté de se méler de ce qui ne le regarde pas.

L'abbé GALIANI.

Le rire est l'épreuve de la beauté; les femmes qu'il embellit sont de race divine.

HERNÉ ROUJON.

Le poison le plus subtil est distillé par la langue de l'homme; un mot suffit pour empoisonner un peuple.

L'embaras que nous éprouvons à la vue de celui qui nous a obligés est le premier degré de l'ingratitude.

Le bonheur ressemble aux relais de la mer : ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre. ADOLPHE D'HOUDOT.

LA SOURIS D'ARGENT.

L'Alsacien, que tant de fausses romances ont représenté les yeux au ciel, gémissant et larmoyant, est, dans la réalité, et malgré les événements douloureux, un robuste et joyeux compère, plein de santé et de bon sens, souriant plutôt d'un sourire narquois qui plisse de mille petites rides le coin de son œil bien, malicieux et clair.

Le fond de son cœur, l'intime de ses sentiments, il ne l'épale point, n'aimant ni les déclamations pathétiques, ni les manifestations à effet. — D'ailleurs compromettantes et que sa prudence réprouve. Pen communi-catif, il garde ordinairement pour lui ses pensées, ses tendresses et ses haines. Un hochement de tête, un clignement d'yeux est la seule réponse qu'il se permette quand on touche devant lui à quelque sujet brûlant. Mais, tranquille et renfermé, il oppose à toutes les tentatives de germanisation le grand inextinguible de sa vigoureuse personnalité, la force d'inertie de sa résistante ténacité.

Et puis, de temps à autre, pour donner de l'air à sa verve froissée, à sa gaieté sommeillante et narquoise de vieux Gascon, il se permet quelque farce, quelque simple plaisanterie même, mais caustique et savoureuse, qui le remplit d'aise et fait épanouir tous les visages autour de lui.

Et c'est pourquoi, parmi les bons gens d'Alsace, on se transmet, avec des rires approbateurs, quelques histoires en train de passer légendes, parce qu'elles traduisent, sous une forme joyeuse, les sentiments qui dorment au cœur de tous.

Et voici une. Cette année-là, il y eut dans une partie de la campagne alsacienne, une véritable invasion de souris. Les paysans désespérés essayèrent en vain de tous les moyens pour les détruire. Rien ne réussit. La mort-an-rata ne servit qu'à empoisonner quelques tontons imprudents. Une inondation artificielle et savamment dosée n'eut pas plus d'effet, car les rongeurs, réfugiés au fond de leurs trous, dans le dédale compliqué des galeries souterraines, laissèrent tranquillement l'eau s'infiltrer dans le sol et attendirent la fin de l'averse pour aller mettre à la fenêtre leurs petits museaux narquois. Que faire? Tendres des souricières sur plusieurs lieues de terrain, c'est chose qui ne peut chimérique et nos braves agriculteurs n'étaient pas assez fantasistes pour avoir une idée aussi grandiose.

Un curé de village eut une autre inspiration: "Poisique, dit-il, les moyens humains sont impuissants, faisons appel à la protection céleste." Et, du haut de la chaire, il proposa à ses paroissiens un grand pèlerinage. On se rendrait à une chapelle vénérée de la montagne, pour demander à la sainte Vierge de délivrer le pays du fléau. Afin de lui offrir une belle souris d'argent.

Cette pieuse et pacifique croi-sade fut prêchée assidûment par les autres prêtres de la région. Les paysans, plus ou moins convaincus, tirèrent quelques gros sacs de leurs bas de laine, si bien qu'au bout de peu de temps le bon curé put aller chercher triomphalement la présence de fraude, commandée chez un orfèvre de Strasbourg.

Le jour du pèlerinage, le curé, dans une salle, à genoux sur le tapis de sa chambre, elle se redressa à demi, et demanda: — Pourquoi? — Une idée! Hétons-nous. — Est-ce que nous partons seuls? — Pourquoi pas? Tu as besoin d'une femme de chambre? — J'ai l'habitude de m'en passer.

— Nous nous en servirons mutuellement. M. de Keetaud voulait que j'en prise une avec moi. Je n'ai pas cru que ce fût nécessaire. Nous serons plus libres. — Jeune femme ses bras autour du cou de la Normande. — Ce sera si bon de voyager toutes les deux, seules, comme nous faisons autrefois, de revivre un peu comme jadis. Tu verras. — En un instant les préparatifs de Renée furent terminés, sa toilette de voyage achevée. Elle aussi elle était redevenue joyeuse.

Une voix lui chantait dans l'âme: — Tu vas le revoir. Elle n'osait arrêter sa pensée sur l'avenir, de peur d'éprouver une déception; mais de ce voyage imprévu, de cette vacance à laquelle elle ne s'attendait pas quelques instants plus tôt et qui venait rompre la monotone de son existence solitaire, elle ressentait une joie d'enfant, une satisfaction de pension-

naire qui va quitter le couvent et revoir sa famille.

Et puis la joie de Jeanne, le bonheur qui rayonnait sur ce visage charmant et la pensée qu'elle ne se quitterait pas pendant quelques jours, la perspective de l'inconnu vers lequel elles allaient et des distractions de cette excursion lointaine, chassaient les images de mélancolie dont elle était assombrie depuis sa séparation d'avec son amie d'enfance et presque de son père, le drame de Fontaine aux Bois.

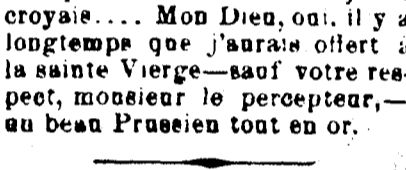
Elles descendirent, légères toutes deux, et en passant devant la couçierge, Jeanne lui dit: — On viendra prendre la mal-le de Renée. Vous donnerez la clef, n'est-ce pas? — Oui, madame. — Le temps passait. A huit heures, les deux amies achevaient leur dîner et se dirigèrent vers la gare d'Orléans, lorsqu'un annonça: — Les voyageurs pour Orléans, Vierzon et la ligne, en voiture. Elles se levèrent, élégantes et gracieuses toutes les deux, gagnèrent leur compartiment, s'installèrent et Jeanne, posant ses deux mains sur les genoux de son amie, lui dit à voix basse: — C'est comme cela que je partais avec mon mari, il n'y a pas longtemps; mais combien j'étais inquiète alors, ma Renée!

— Tout s'est bien passé. Tu n'est pas encore arrêté, mais on peut compter qu'il sera de premier ordre.

OPHEUM.

L'Opheum c'est aujourd'hui par deux représentations une des plus brillantes soirées depuis son inauguration il y a cinq ans. Depuis cette époque il a constamment offert au public du vaudeville de premier ordre, et c'est ce qui explique la vogue immense dont il a été l'objet. Cette vogue ne pourra qu'augmenter à l'avenir.

Concert au bénéfice des Sinistrés de San Francisco.



M. Sylvain Vidalat, Président de l'Opheum Français.

La répétition générale du grand concert que donne le 6 mai prochain l'Opheum Français, au profit des sinistrés de San Francisco, aura lieu aujourd'hui à une heure de l'après-midi à l'Opéra de la rue Bourbon. Ce concert se fera entendre l'orchestre du professeur O'Connell, les élèves du professeur Soum, les membres de l'Opheum Français et plusieurs amateurs les plus renommés de notre ville, comme on le verra par le programme que nous publions plus loin.

La foule nombreuse et distinguée qui remplira l'Opéra Français mardi soir entendra, entre autres, Mme Bisset, autrefois Mlle Célestine Doussan, dont la voix de soprano dramatique a été très admirée dans divers salons de Paris l'hiver dernier, et dont M. Demais, la basse du Grand Opéra, a pu dire qu'elle était la plus charmante qu'il eût entendue: Mlle Mollie Blanchard, qui chante avec tant d'âme les refrains patriotiques du Sud; Mlle Etta Mohr, chanteuse légère; et M. Lionel Ricau, qui chantera un duo, etc.

Les "Cadets" Beaugard, une compagnie de jeunes demoiselles portant également l'uniforme, prêtent leur charmant concours à cette fête charitable.

PROGRAMME.

- PREMIÈRE PARTIE 1. Open Ye Portals—Rédemption. Orchestre de M. O'Connell. 2. Le Crucifix—Faure. Orpheum Français. 3. Les Stances—Flégier. Mlle L. Frinsky. 4. Le Cid—Massenet. M. E. Marsolan. 5. Le Cid—Massenet. Mlle Feahney. 6. Mélopie en Fa—Rubinstein. Orchestre de M. O'Connell. 7. Coquette—Léopold Stern. Mme Dalton Williams. 8. Le Credo du Paysan—Goublier. M. J. A. Billaud. 9. La Gioconda—Punchielli. Mlle Réhag. 10. Don Carlos—Verdi. M. Bucker. 11. La Reine de Chypre—Gounod. Mme Bisset.

WEST END.

La saison d'été sera inaugurée à West End le dimanche 13 mai prochain. Le programme d'ouverture comprend un concert par la musique de Fischer, une représentation de vaudeville, le Kinodrome, etc.

Depuis deux semaines des ouvriers sont occupés à remettre à neuf le joli lieu de récréation du bord du lac, et tous les travaux seront achevés pour l'ouverture. Le programme de vaudeville dans une salle, à genoux sur le tapis de sa chambre, elle se redressa à demi, et demanda: — Pourquoi? — Une idée! Hétons-nous. — Est-ce que nous partons seuls? — Pourquoi pas? Tu as besoin d'une femme de chambre? — J'ai l'habitude de m'en passer.

— Nous nous en servirons mutuellement. M. de Keetaud voulait que j'en prise une avec moi. Je n'ai pas cru que ce fût nécessaire. Nous serons plus libres. — Jeune femme ses bras autour du cou de la Normande. — Ce sera si bon de voyager toutes les deux, seules, comme nous faisons autrefois, de revivre un peu comme jadis. Tu verras. — En un instant les préparatifs de Renée furent terminés, sa toilette de voyage achevée. Elle aussi elle était redevenue joyeuse.

Une voix lui chantait dans l'âme: — Tu vas le revoir. Elle n'osait arrêter sa pensée sur l'avenir, de peur d'éprouver une déception; mais de ce voyage imprévu, de cette vacance à laquelle elle ne s'attendait pas quelques instants plus tôt et qui venait rompre la monotone de son existence solitaire, elle ressentait une joie d'enfant, une satisfaction de pension-

naire qui va quitter le couvent et revoir sa famille.

Et puis la joie de Jeanne, le bonheur qui rayonnait sur ce visage charmant et la pensée qu'elle ne se quitterait pas pendant quelques jours, la perspective de l'inconnu vers lequel elles allaient et des distractions de cette excursion lointaine, chassaient les images de mélancolie dont elle était assombrie depuis sa séparation d'avec son amie d'enfance et presque de son père, le drame de Fontaine aux Bois.

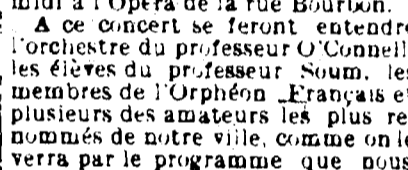
Elles descendirent, légères toutes deux, et en passant devant la couçierge, Jeanne lui dit: — On viendra prendre la mal-le de Renée. Vous donnerez la clef, n'est-ce pas? — Oui, madame. — Le temps passait. A huit heures, les deux amies achevaient leur dîner et se dirigèrent vers la gare d'Orléans, lorsqu'un annonça: — Les voyageurs pour Orléans, Vierzon et la ligne, en voiture. Elles se levèrent, élégantes et gracieuses toutes les deux, gagnèrent leur compartiment, s'installèrent et Jeanne, posant ses deux mains sur les genoux de son amie, lui dit à voix basse: — C'est comme cela que je partais avec mon mari, il n'y a pas longtemps; mais combien j'étais inquiète alors, ma Renée!

— Tout s'est bien passé. Tu n'est pas encore arrêté, mais on peut compter qu'il sera de premier ordre.

OPHEUM.

L'Opheum c'est aujourd'hui par deux représentations une des plus brillantes soirées depuis son inauguration il y a cinq ans. Depuis cette époque il a constamment offert au public du vaudeville de premier ordre, et c'est ce qui explique la vogue immense dont il a été l'objet. Cette vogue ne pourra qu'augmenter à l'avenir.

Concert au bénéfice des Sinistrés de San Francisco.



M. Sylvain Vidalat, Président de l'Opheum Français.

La répétition générale du grand concert que donne le 6 mai prochain l'Opheum Français, au profit des sinistrés de San Francisco, aura lieu aujourd'hui à une heure de l'après-midi à l'Opéra de la rue Bourbon. Ce concert se fera entendre l'orchestre du professeur O'Connell, les élèves du professeur Soum, les membres de l'Opheum Français et plusieurs amateurs les plus renommés de notre ville, comme on le verra par le programme que nous publions plus loin.

La foule nombreuse et distinguée qui remplira l'Opéra Français mardi soir entendra, entre autres, Mme Bisset, autrefois Mlle Célestine Doussan, dont la voix de soprano dramatique a été très admirée dans divers salons de Paris l'hiver dernier, et dont M. Demais, la basse du Grand Opéra, a pu dire qu'elle était la plus charmante qu'il eût entendue: Mlle Mollie Blanchard, qui chante avec tant d'âme les refrains patriotiques du Sud; Mlle Etta Mohr, chanteuse légère; et M. Lionel Ricau, qui chantera un duo, etc.

Les "Cadets" Beaugard, une compagnie de jeunes demoiselles portant également l'uniforme, prêtent leur charmant concours à cette fête charitable.

PROGRAMME.

- PREMIÈRE PARTIE 1. Open Ye Portals—Rédemption. Orchestre de M. O'Connell. 2. Le Crucifix—Faure. Orpheum Français. 3. Les Stances—Flégier. Mlle L. Frinsky. 4. Le Cid—Massenet. M. E. Marsolan. 5. Le Cid—Massenet. Mlle Feahney. 6. Mélopie en Fa—Rubinstein. Orchestre de M. O'Connell. 7. Coquette—Léopold Stern. Mme Dalton Williams. 8. Le Credo du Paysan—Goublier. M. J. A. Billaud. 9. La Gioconda—Punchielli. Mlle Réhag. 10. Don Carlos—Verdi. M. Bucker. 11. La Reine de Chypre—Gounod. Mme Bisset.

WEST END.

La saison d'été sera inaugurée à West End le dimanche 13 mai prochain. Le programme d'ouverture comprend un concert par la musique de Fischer, une représentation de vaudeville, le Kinodrome, etc.

Depuis deux semaines des ouvriers sont occupés à remettre à neuf le joli lieu de récréation du bord du lac, et tous les travaux seront achevés pour l'ouverture. Le programme de vaudeville dans une salle, à genoux sur le tapis de sa chambre, elle se redressa à demi, et demanda: — Pourquoi? — Une idée! Hétons-nous. — Est-ce que nous partons seuls? — Pourquoi pas? Tu as besoin d'une femme de chambre? — J'ai l'habitude de m'en passer.

— Nous nous en servirons mutuellement. M. de Keetaud voulait que j'en prise une avec moi. Je n'ai pas cru que ce fût nécessaire. Nous serons plus libres. — Jeune femme ses bras autour du cou de la Normande. — Ce sera si bon de voyager toutes les deux, seules, comme nous faisons autrefois, de revivre un peu comme jadis. Tu verras. — En un instant les préparatifs de Renée furent terminés, sa toilette de voyage achevée. Elle aussi elle était redevenue joyeuse.

Une voix lui chantait dans l'âme: — Tu vas le revoir. Elle n'osait arrêter sa pensée sur l'avenir, de peur d'éprouver une déception; mais de ce voyage imprévu, de cette vacance à laquelle elle ne s'attendait pas quelques instants plus tôt et qui venait rompre la monotone de son existence solitaire, elle ressentait une joie d'enfant, une satisfaction de pension-

En Russie.

St Pétersbourg, 5 mai.—L'annonce officielle de la démission du comte Witte a paru ce matin dans le "Messager officiel", ainsi que la nomination de M. Goremkyne, aux fonctions de premier ministre. Les noms des autres membres du nouveau cabinet n'ont pas été publiés.

On prétend que deux ou trois des personnages qui l'empêchent de faire des portefeuilles hésitent encore. Le décret impérial annonçant la démission du comte Witte est couché dans les termes les plus flatteurs pour l'ancien premier ministre et met aboutissant sur le compte de sa mauvaise santé les motifs de cette retraite prématurée.

En outre le Tsar accorde à M. Witte la décoration de l'ordre Alexandre Newsky, la seconde décoration de l'empire russe, et le nomme membre du conseil de l'empire.

Course de bicyclette.

Londres, 5 mai.—Frank Kramer, de Walsbury, N. J., le champion bicyclette américain est sorti vainqueur aujourd'hui dans la course de 100 milles battant Thor-wald Eilegard, le champion danois et J. R. Benyon, le champion anglais.

Directeur musical.

New York, 5 mai.—Wassili Saffonoff dirigera pendant les trois années à venir la Société Philharmonique de New York et le Conservatoire National de Musique de l'Amérique.

Un catalogue de M. Saffonoff a été reçu hier dans lequel il accepte les offres de ses collègues.

Les mineurs d'antracite.

Scranton, Pa., 5 mai.—Il n'y aura pas de grève des mineurs d'antracite. La question est maintenant réglée suivant les avis de M. John Mitchell, président de l'union des mineurs et du secrétaire de cette union, M. Wilson.

Le travail qui depuis quelques jours était suspendu dans le région d'antracite sera repris la semaine prochaine.

GERMAN-AMERICAN SAVINGS BANK & TRUST COMPANY.

222 Rue de Canal. La Banque de la Rue de Canal. 21 mai 1906.

CONSULAT DE FRANCE.

Goedchaux Building, 306-7. Les personnes désignées ci-après sont priées de passer au consulat, soit pour retirer des lettres qui leur sont adressées, soit pour affaires les concernant ou d'envoyer leur adresse exacte afin qu'on leur fasse parvenir les pièces les concernant: Joseph Benjamin Castagnon, S. M. Paul Capdecombe, A. F. Léon Joseph Sorbet, S. M. Bernard Fos, A. J. oct-1905.

Les compagnies d'assurances.

Albany, N. Y., 5 mai.—Le gouverneur Higgins a signé hier soir le projet de loi du sénateur Armstrong qui renvoie au 15 novembre au 15 décembre les élections du Conseil de direction des compagnies d'assurances sur la vie dans l'état de New York.

Albany, N. Y., 5 mai.—Le gouverneur Higgins a signé hier soir le projet de loi du sénateur Armstrong qui renvoie au 15 novembre au 15 décembre les élections du Conseil de direction des compagnies d'assurances sur la vie dans l'état de New York.

Elle comprenait sa valeur, le fond qu'elle pouvait faire sur cette fille intelligente, aimable et sérieuse. Elle se préparait à lui offrir une position avantageuse, qui favorisait à la fois ses propres intérêts et ceux de sa progéniture; elle lui ménageait sa succession et dans une maison comme la sienne, c'est la fortune assurée. Elle eut un geste de résignation et songea: — Ce qui fait le bonheur de l'un nuit parfois à d'autres. Pauvres filles, c'est pour leur bonheur!... Jeanne était entrée dans les salons de vente. S'ils ne ressemblaient pas absolument au désert, il n'y régnait pas une grande animation. Cependant Renée était occupée avec une cliente. Son amie dut attendre qu'elle fut libre ce qui ne tarda pas. Alors elle s'approcha et lui dit: — Mets ton chapeau... Je t'enlève. — Tu as vu la patronne? — A l'instant. — Elle t'a permis? — Tu as un congé... pour ta santé... huit à dix jours. Renée sourit: — Pour ma santé?... — Césarine trouve que tu es un peu triste et que tu as besoin de voyager, de changer les idées. — Bah! — Tu même tu dois le penser comme elle. Nous partons.

— Quand? — Tout de suite... Tu n'as rien qui te retienne? — Où allons-nous? — D'abord voir ta filleule... — Seules toutes deux? — Oui, seules. — M. de Restaud?... — Est parti d'un autre côté... — Seul aussi? — Non, avec son ami. — M. Villédieu? — Lui-même. — Nous les retrouverons? — Je ne sais pas... Peut-être. La Normande eut un mouvement de joie assésit réprimé. Son amie ne parut pas le remarquer, mais elle reprit: — Fais tes adieux et filons. Ce n'est pas Renée qui commande. C'était l'autre, cette Jeanne qui se laissait auparavant si aisément diriger, soigner, conseiller. La Normande mit en ordre quelques commandes, donna des notes à la caisse, passa dans le cabinet de Césarine que l'em-brasse comme une tante eût pu le faire, et lui dit d'un ton ouï il y avait un peu de mystère: — Allons, ma chère Renée, là chez de faire un bon voyage et reviens-nous heureuse et son riante. Et après des adieux à la petite famille de camarades au milieu de laquelle elle se plaisait, elle descendit avec son amie et monta en voiture auprès d'elle.

Alors ce furent des recommandations et des condescendances un peu vagues. — Il faut prendre tes précautions, faire ta malle, emporter tout ce qui te sera nécessaire, de linge, des vêtements. Je vais te donner un coup de main. La Victoria filait vers la maison de Renée, avec ses deux domestiques sur le siège, le cocher et le valet de pied. Jeanne continuait: — Tu sais, nous n'avons pas de temps à perdre. Le train part à huit heures. Nous serons demain matin à la station d'Auzan-ces où une voiture nous attendra. Ce sera presque le chemin que nous avons suivi, mon mari et moi, dans la nuit où j'étais si inquiète, lorsqu'il me conduisit après de mon André... Tu te souviens?... Renée l'écoutait mais distraitemment. Elle se disait: — Je le reverrai peut-être... Les deux amies montèrent à la chambre de la Normande. Les modestes sont élégantes, surtout quand elles opèrent rue de la Paix ou aux environs. C'est la tradition. Renée possédait un vestiaire assez complet. Jeanne décrocha les jupes et les corsets à son goût, les col-letes et les jaquettes, en disant: — Je veux que tu passes le faire belle... Et comme Renée le rangeait

dans une malle, à genoux sur le tapis de sa chambre, elle se redressa à demi, et demanda: — Pourquoi? — Une idée! Hétons-nous. — Est-ce que nous partons seuls? — Pourquoi pas? Tu as besoin d'une femme de chambre? — J'ai l'habitude de m'en passer. — Nous nous en servirons mutuellement. M. de Keetaud voulait que j'en prise une avec moi. Je n'ai pas cru que ce fût nécessaire. Nous serons plus libres. — Jeune femme ses bras autour du cou de la Normande. — Ce sera si bon de voyager toutes les deux, seules, comme nous faisons autrefois, de revivre un peu comme jadis. Tu verras. — En un instant les préparatifs de Renée furent terminés, sa toilette de voyage achevée. Elle aussi elle était redevenue joyeuse. Une voix lui chantait dans l'âme: — Tu vas le revoir. Elle n'osait arrêter sa pensée sur l'avenir, de peur d'éprouver une déception; mais de ce voyage imprévu, de cette vacance à laquelle elle ne s'attendait pas quelques instants plus tôt et qui venait rompre la monotone de son existence solitaire, elle ressentait une joie d'enfant, une satisfaction de pension-

naire qui va quitter le couvent et revoir sa famille. Et puis la joie de Jeanne, le bonheur qui rayonnait sur ce visage charmant et la pensée qu'elle ne se quitterait pas pendant quelques jours, la perspective de l'inconnu vers lequel elles allaient et des distractions de cette excursion lointaine, chassaient les images de mélancolie dont elle était assombrie depuis sa séparation d'avec son amie d'enfance et presque de son père, le drame de Fontaine aux Bois. Elles descendirent, légères toutes deux, et en passant devant la couçierge, Jeanne lui dit: — On viendra prendre la mal-le de Renée. Vous donnerez la clef, n'est-ce pas? — Oui, madame. — Le temps passait. A huit heures, les deux amies achevaient leur dîner et se dirigèrent vers la gare d'Orléans, lorsqu'un annonça: — Les voyageurs pour Orléans, Vierzon et la ligne, en voiture. Elles se levèrent, élégantes et gracieuses toutes les deux, gagnèrent leur compartiment, s'installèrent et Jeanne, posant ses deux mains sur les genoux de son amie, lui dit à voix basse: — C'est comme cela que je partais avec mon mari, il n'y a pas longtemps; mais combien j'étais inquiète alors, ma Renée! — Tout s'est bien passé. Tu n'est pas encore arrêté, mais on peut compter qu'il sera de premier ordre.

vois qu'il y a un bon génie qui veille sur nous... Après l'orage, le beau temps... Quand serons-nous là-bas?... — A Auzances, quand heures du matin. — Et ensuite? — Sept heures de voiture par des chemins qui montent et descendent sans cesse... — Et ensuite encore?... — Ensuite nous prendrons André et sa nourrice, la mère Marianne... et nous nous remettrons en route... — Pour aller où? — Fort loin... à travers des pays que je connais fort peu et que tu ne connais pas du tout. — Et nous arriverons?... — Au milieu des montagnes, dans une manière de vieux castel de féerie que tu ne peux pas te représenter... — Je n'en ai jamais vu de pareil? — Non. — Qu'y allons-nous faire? — Je ne sais pas. — C'est bizarre. — Pas plus que ce qui nous est arrivé jusque là de bon ou de mauvais. — L'endroit se nomme?... — Le Rantzberg! — C'est la propriété qu'on a donnée récemment à ton mari? — Parfaitement. — Il n'a pas l'intention de nous y emprisonner? — Je ne le suppose pas... Autrement j'aurais demandé pour toi une plus longue vacance... — Tu ne crains pas que ce voyage ne fatigue ton André? — Ne serons-nous pas là pour en prendre soin? D'ailleurs elle est forte et saine. L'air de l'Auvergne lui est bon. Renée demanda encore, révéna: — To ne sais pas ce que nous allons faire? — Jeanne répondit: — Non. J'ai reçu des instructions et je les suis à la lettre. Elle tira de sa poche un petit cahier bien comme celui de Me Pleissie, mais moins volumineux, et le donna à son amie. — Tout y était écrit, les chemins qu'il fallait prendre, les temps d'arrête, les heures et le lieu des repas, les hôtels où on devait descendre, l'heure des trains, comme sur un plan de campagne où rien ne serait oublié. La Normande fit un geste d'incrédulité et murmura: — C'est bien, ma Jeanne... A l'heure! Le train filait d'une bonne vitesse d'express de nuit qui ne vent pas s'emballer et qui se sait tout le temps d'arriver à sa destination. Pen à pen les deux amies, bercées par le mouvement régulier du wagon, s'endorment dans une somnolence propice aux rêveries. En quittant Orléans, elles se trouvent plongées sans y songer dans un profond sommeil. La nuit a dimanche orochou.